

La pauvre mère en tomba à la renverse. Jacques se précipita pour la secourir. En même temps, l'enfant continuait :

Versons à boire à la machine.
Pour abreuver la guillotine.....

— Oh ! tais-toi... tais-toi ! dit sa mère d'une voix mourante.
L'enfant poursuivit :

Il faut du sang, du sang, du sang !

Jacques, atterré, promenait son regard de sa fille à sa femme évanouie. Celle-ci se releva enfin. Ses yeux étaient ternes et glacés ; des rides plissaient son front livide : elle avait vieilli de dix ans en une minute. Le lendemain elle voulut tenter une seconde épreuve. L'enfant, ébauchant un sourire angélique, fit entendre sa petite voix douce et commença le refrain maudit. On ne l'entendit jamais prononcer d'autre mots que ceux de la chanson. La citoyenne Breuilh, frappée au cœur, traîna pendant quelques mois une existence languissante, et mourut de chagrin.

Au dernier moment de son agonie, elle entendit la voix de Marguerite qui chantait :

Du sang, du sang, il faut du sang !...

Jacques Breuilh pleura sa femme. Il resta triste et seul avec son enfant, image vivante du remords. Chaque fois qu'il revenait du travail, Marguerite l'accueillait par le refrain fatal. Et pourtant il aimait Marguerite. Tout ce qu'il y avait d'affection dans son cœur s'était reporté sur elle.

Marguerite, quand elle eut dix ans, ne put rester confiée sans cesse au logis. Son instinct vagabond d'ailleurs la poussait à sortir. Dès qu'elle sortit, la ville entière fut mise dans le funeste secret. On s'éloigna d'elle avec horreur. Rapportant sa lugubre folie aux événements tragiques qui avaient accompagné sa naissance, on l'appelait : *La fille de la punition*. Vraie ou fausse, cette idée de châtement céleste fut pour Jacques une sorte d'arrêt de proscription. Ses camarades le repoussèrent ; le maître du chantier où il travaillait le chassa.

Jacques se fit fraudeur pour donner du pain à Marguerite. Il aimait la pauvre fille d'un amour grandissant. C'était tout ce qui lui restait au monde.

Pendant plusieurs années, Jacques, tout en faisant la fraude des dentelles et de la coutellerie d'Angleterre, put continuer d'habiter Saint-Malo. Comme il avait peu de besoins, il agissait avec une excessive prudence, et les soupçons qui planaient sur lui ne pouvaient point se changer en certitude.

Un jour pourtant il fut surpris, débarquant des ballots à nuit close derrière les rochers où s'élevait maintenant la tombe de Châteaubriand.

Les douaniers firent une décharge du haut du grand Bé, et le manquèrent, mais ils l'avaient reconnu. Désormais, il n'y avait plus de sûreté pour lui à Saint-Malo.

Alors commença pour Marguerite cette vie étrange et mystérieuse dont nous avons parlé au commencement de ce récit. Le jour, elle errait sur les grèves jouant avec l'écume du flot comme un alcyon, cueillant la fleur pâle des fucus, et cherchant, aux creux des rochers de la côte, ces capricieuses et délicates arabesques que figurent les tiges du goémon rose.

Les gens du pays qui la rencontraient d'aventure s'éloignaient d'elles, mais ne l'insultaient point, car son angélique regard eût fait naître la pitié dans le cœur d'un tigre. Quand un étranger, attiré par sa beauté, s'approchait d'elle, un enfantin sourire venait à sa lèvre et elle chantait doucement son horrible refrain.

La nuit, elle regagnait l'abri de son père, qui était toujours contrebandier, et se cachait on ne savait où.

Or, sous l'Empire, la répression de la contrebande était bien autrement sévère que de nos jours, puisqu'elle faisait partie du système de guerre.

La douane était en force sur toutes les côtes de la Manche. Nuit et jour on veillait sur les dunes, et les malheureux smoglers n'étaient point des hommes de loisir. Mais ce déploiement de surveil-

lance n'empêchait point le commerce nocturne d'aller son train. De temps en temps on trouvait sur la grève le cadavre d'un Anglais ; le lendemain c'était celui d'un *gabclou*. Il y avait compensation, et les choses suivaient leurs cours.

Jacques n'allait point souvent en mer. Son métier était le plus dangereux de tous ; il était débardeur. Quand un flambard smogler se montrait en vue, Jacques montait sur son bateau et se rendait à bord pour remplir l'office de pilote. Ensuite, il aidait à débarquer les ballots et recevait une modique part des bénéfices.

Jusqu'alors il avait réussi à se dérober à toutes les poursuites. Sa retraite, ou ses retraites, car il devait en avoir plusieurs, étaient si habilement choisies, que les douaniers perdaient leurs peines à le guetter.

Mais Marguerite courait tous les jours sur les grèves. Une fois un garde-côtes plus avisé que ses collègues, la suivit de loin à la nuit tombante.

Ce garde-côtes eut une rude besogne.

La jeune fille après avoir suivi la plage dorée qui s'étend, comme un tapis régulièrement échancré, depuis le fort royal jusqu'à Rotheneuf, s'engagea dans ce dédale de rocs anguleux et brisés qui défend, en manière d'immense estacade, la haute falaise de la Varde. Une fois dans les rochers, la marche de Marguerite ne se ralentit point. Elle sautait de pointe en pointe, gracieuse et svelte comme un chamois des Alpes. Nul obstacle ne l'arrêtait. Ses petits pieds effleuraient à peine les touffes grasses des varechs. Le douanier, au contraire, suait sang et eau, le malheureux. Les cloux de ses souliers ferrés s'accrochaient aux déchirures du rocher ; il glissait sur les goëmons ; il trébuchait dans les mares ; par fois il dégringolait pesamment au fond de quelque anfruosité peuplée de seiches et de margattes, dont l'odeur infecte, l'énervait. Néanmoins, il ne se décourageait pas, car il y avait une forte prime au bout de ses efforts.

Marguerite allait toujours. Il n'y avait point de lune au ciel, mais à la lueur des étoiles, on voyait sa forme blanche sur le fond noir des rochers. Le vent d'ailleurs apportait par bouffées à l'oreille l'attente du douanier quelques notes du chant de la jeune fille.

Tout à coup elle disparut et sa voix cessa de se faire entendre. Le douanier s'arrêta indécis. Il était sur le plus élevé des groupes de rochers qui protègent la pointe de la Varde. A cent pieds au-dessous de lui, la mer se brisait contre la base du roc. Il avança encore. La route, jusqu'à l'endroit où avait disparu Marguerite, était plate et unie ; elle se terminait par une large fissure qui s'ouvrait sur la mer et qu'il n'était point possible de franchir.

Naturellement le regard du douanier plongea au fond du trou. Il découvrit une faible lueur, répercutée par les parois mouillées de la fente.

— Voilà le nid ! murmura-t-il en se frottant les mains.

Et, rebroussant chemin aussitôt, il se hâta de gagner le poste de Rotheneuf, où il requit main forte. Une heure après, cinq hommes s'arrêtaient au bord de la fissure. Ils descendirent en silence. Au fond du trou était une petite cabane, si bien cachée qu'il fallait connaître à priori son existence pour la découvrir. La lumière était éteinte à l'intérieur. Les douaniers battirent le briquet.

Ils entrèrent. Sur un tas de goémon séché, Marguerite était étendue tout habillée. Elle dormait. Sa physionomie calme et douce eût pu servir de modèle pour représenter la candeur.

Elle était seule dans la cabane. Où se cachait le fraudeur ?

Les douaniers appelèrent Marguerite, qui s'éveilla en souriant. A la vue de ces hommes armés, son grand œil bleu ne se baissa point. Elle ouvrit la bouche, et murmura bien doucement :

Du sang, du sang, il faut du sang !...

Les douaniers reculèrent.

— Qui ! dit l'un d'eux en se remettant, il en faut, et quand le brigand reviendra, nous en aurons !

Un nuage passa sur le front blanc de la jeune fille. Peut-être l'instinct de l'amour filial dissipa-t-il pour un instant

les ténèbres de son intelligence. Ce fut un éclair. Après quelques secondes de silence, elle reprit :

Versons à boire à la machine,
Pour abreuver la guillotine...

— Ecoutez ! s'écria l'un des douaniers. Chacun fit silence. Marguerite elle-même interrompit son chant.

On entendit sur la mer, au bas du rocher, un bruit sourd et régulier. C'était un bateau qui s'avavançait à rames.

— Le voilà ! dirent les douaniers en apprêtant leurs armes : nous le tenons !

Marguerite porta lentement la main à son front. Elle passa d'un bond entre les douaniers et se pencha sur le bord de la rampe.

— Tais-toi ! dit tout bas un des gardes, ou tu es morte !

La pauvre enfant ne pouvait pas désobéir. Elle ne savait point parler. Mais au moment où les douaniers la rejoignaient elle saisit la corde qui servait d'échelle à son père et se laissa glisser le long du rocher.

Les douaniers se consultèrent entre eux ; puis le chef, donna un coup de sabre sur la corde, qui était vieille et qui se rompit aussitôt. Une voix faible monta des profondeurs du précipice. Elle disait :

Il faut du sang, du sang, du sang !...

— Pauvre fille murmurèrent les douaniers.

La barque cependant continuait à s'avancer. Marguerite, précipitée d'une hauteur énorme sur la grève, ne put avertir son père. Jacques fut pris par les douaniers après un combat acharné. On ne trouva point, le lendemain, le corps de Marguerite sur les grèves.

Jacques avait résisté à main armée ; il fut condamné à mort.

Le jour de l'exécution, l'échafaud se dressa sur la Commune, à cette même place où Jacques avait, dix-sept ans auparavant, rempli l'office de bourreau. On se souvenait de cette circonstance, et il n'y avait point de pitié pour lui parmi les spectateurs.

Jacques monta, tête baissée, les degrés de l'échafaud.

A ce moment, une femme pâle, les vêtements déchirés, le cou couvert de blessures, perça la foule et vint tomber mourante au pied de la guillotine.

— Ma fille ! cria Jacques en étendant les bras.

Marguerite se leva à demi. Elle regarda le fatal appareil, puis elle se mit à sourire en murmurant :

Il faut du sang, du sang, du sang
Pour abreuver la guillotine !

Puis encore elle tomba pour ne plus se relever.

Jacques poussa un cri d'angoisse, et livra sa tête à l'exécuteur.

La foule s'écoula silencieuse et recueillie. Si la faute avait été grande, le châtement était terrible, et plus d'un trouva dans son cœur de la pitié pour cette triste famille sur laquelle s'était appesanti le doigt de Dieu.

Il y a bien longtemps que tout cela est passé, mais les catastrophes de ce genre ne s'oublient point, et dans ma jeunesse on trouvait encore à Saint-Malo et à Saint-Servan, de nombreux témoins qui racontaient, comme nous venons de le faire, la lamentable histoire de *l'Enfant de la punition*.

MANUAL

OF

T. SANN'S LADIES SOCIETY

WITH THE APPROBATION OF THE

ECCLESIASTICAL SUPERIORS

1 vol in-32 relié.....Prix 25 cts

la douzaine, \$2. 40.

MANUEL COMPLET

DE LA

DEVOTION A ST. ANNE

Renfermant : 1° l'histoire du culte de cette grande en divers pays ; 2° un mois de Sainte-Anne avec de beaux exemples ; 3° la messe de Sainte-Anne, une neuve et des exercices pieux pour tous les temps de l'année.

PAR

Le R. P. SAINTRAIN

TROISIÈME ÉDITION

1 vol in-18 de 504 pages.....Prix : 30 cts

RECUEIL D'INSTRUCTIONS

SUR TOUTES LES FÊTES

DE LA

TRES SAINTE VIERGE

DONT L'OFFICE EST COMMANDÉ PAR L'ÉGLISE

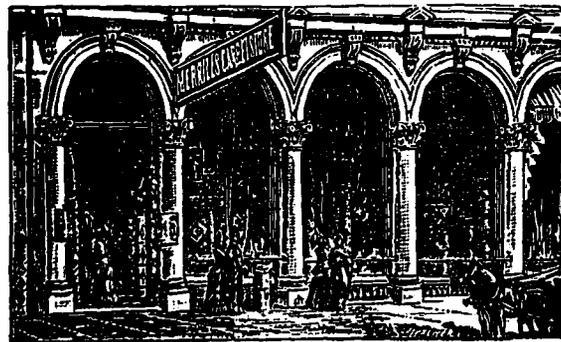
PAR

Un aumonier des Petits frères de Marie

1 vol. in-12.....Prix 50 cts

ENTREPOT DE TAPIS

A. L. C. MERRILL



Importateur de

TAPIS

Velours—Beuxelles—Tapisserie
Imperial—Feutre
Mattings

PRELARTS

Anglais et Linoleums
&c. &c.

1670, RUE NOTRE-DAME

(Près de l'église Notre-Dame)

MONTREAL.

CASTLE & FILS

No 40

RUE BLEURY
MONTREAL, QUE.

FORT COVINGTON, N. Y.

P.O. Box No. 1.



PEINTRES SUR VERRES

POUR LES

VITRAUX D'ÉGLISES

Les Vitraux, Tableaux et Personnages sont garantis valoir ceux qui sont importés

Témoignage avec permission de son Eminence le Cardinal E. A. Taschereau.